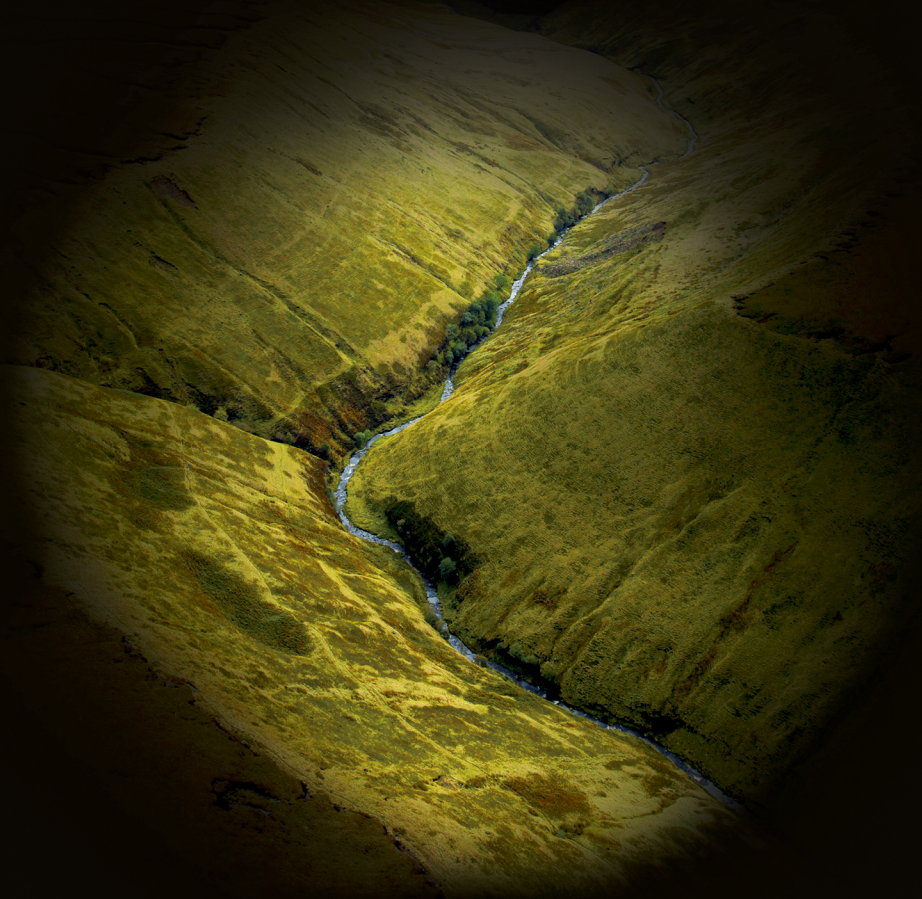


Benjamin **Myers**

Noir comme le jour



CADRE NOIR
SEUIL

NOIR
COMME LE JOUR

DU MÊME AUTEUR

Dégradation

Seuil, 2018

et « Points »

BENJAMIN MYERS

NOIR COMME LE JOUR

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ISABELLE MAILLET

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *These Darkening Days*
Éditeur original : Moth, an imprint of Mayfly Press
© Benjamin Myers, 2017
ISBN original : 978-1-91-135602-8

ISBN : 978-2-02-137768-2

© Éditions du Seuil, janvier 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Les fâines tombent dans mes bois,
Les humeurs de l'hiver rôdent en moi,
Et le bruissement de la feuille flétrie
Est la mélopée constante de ma mélancolie.*

Henry David THOREAU
« Je suis le soleil automnal »

Première partie

1

Une forme, avachie.

Semblable à un tas d'ordures.

À un dépôt de détritrus.

Quelque chose dans cet amas accroche pourtant le regard de l'homme au moment où, ses jambes ne demandant qu'à le porter dans une direction différente, la tête pleine de fumée et de chansons, il s'en approche. L'esquisse d'un mouvement, peut-être. Un signe de vie. Un frémissement fugace. L'architecture de la nuit est toute d'angles adoucis et de halos de lampadaires quand il s'arrête pour jeter un coup d'œil.

Il pleut. On dirait qu'il pleut sans discontinuer depuis des semaines, des mois – depuis toujours, qui sait ; l'image des soirées d'été luxuriantes n'est plus qu'un lointain souvenir. Il attend, oscillant légèrement telle une anémone de mer à marée descendante, tandis que son centre de gravité, perturbé par les substances euphorisantes, se reconfigure, de même que ses sens, pour affronter cette vision déroutante. Il avance encore de quelques pas, puis pénètre dans l'obscurité bleu foncé du passage étroit avec l'impression de prendre conscience du moment présent à cet instant seulement. Comme s'il venait de se réveiller.

Il s'aperçoit alors qu'il s'agit d'une femme. Peut-être qu'elle est ivre elle aussi, qu'elle a forcé sur la dose encore

plus que lui et bu toute la nuit jusqu'à l'oubli – qu'elle cuve après avoir éclusé pendant de longues heures les petits verres d'alcool fluorescent vendus une livre au bar en sous-sol de l'Attila, et qu'elle émergera secouée de hoquets bleu électrique, l'estomac rongé par la brûlure des regrets. De plus près, cependant, quand il constate qu'une de ses jambes est repliée sous son corps dans une position bizarre et l'autre tendue devant elle, il comprend qu'il y a un problème.

Elle est adossée au mur, la tête sur la poitrine, la mâchoire pendante. Le visage barré par des ombres.

Malgré tout, l'espace d'une seconde, il se dit – il espère – qu'elle n'est pas réelle, que c'est une espèce d'œuvre d'art, ou un épouvantail, ou encore un de ces pantins à taille humaine, fabriqués artisanalement chaque année pour le défilé estival où marionnettes et effigies d'animaux et de créatures mythiques sont promenées dans les rues. Voire un mannequin de vitrine, habillé puis abandonné dehors pour faire une blague à quelqu'un – pourquoi pas à lui, d'ailleurs ? Ce ne serait pas la première fois.

Il se baisse. Écarquille les yeux et écoute. Se rend compte que la vie est toujours là, en elle. De plus en plus faible, sans doute, mais évidente.

Il palpe ses poches à la recherche de son Zippo, l'allume et le tient à bout de bras pour éclairer la scène. Elle devient concrète à la lueur vacillante de la flamme : il en fait partie, il voit sa main tremblante qui serre le briquet.

Ce qu'il a d'abord pris pour des ombres sur le visage de la femme se révèle être du sang. Du sang qui assombrit tout un côté de sa figure, celui qui est détourné du réverbère solitaire dont la lumière atteint à peine le passage.

Il approche le Zippo et distingue des cheveux emmêlés, d'un noir luisant sur lequel la flamme fait jouer des reflets. La pluie inonde la venelle. Il a les pieds trempés et l'eau

s'accumule autour de l'inconnue, coule sur elle et à travers elle, emportant ses dernières forces. L'odeur âcre de l'essence à briquet emplit l'air autour de lui tandis qu'il regarde palpi-ter la veine dans le cou de la femme – une pulsation infime, pareille à celle animant un oisillon tombé du nid, et qui ralentit. Son cœur est une pile qui se décharge.

Il se redresse et tangué de nouveau sur ses jambes chancelantes. L'agréable sensation de chaleur qui lui était montée à la tête lorsqu'il avait quitté la fête dans ce pavillon de la cité se mue désormais en une sorte de pulsion malveillante ; quelque chose de sombre s'est immiscé dans son état de flottement, a percé la bulle d'euphorie et fait chavirer son esprit. Sa perception de la durée s'est altérée ; il ne saurait dire depuis combien de temps il est là, immobile, et dans les tréfonds de son jugement embrumé le doute grandit déjà, comme une graine qui aurait germé.

Il se penche encore une fois et place ses mains sur ses cuisses, avec les gestes exagérément lents et mesurés de ceux qui ont trop bu. Il prend la réalité de plein fouet et tressaille en découvrant les gencives de l'inconnue et ses dents serrées, dévoilées par un étrange rictus : une entaille dans son visage qui part sous l'œil droit et descend jusqu'à la mâchoire. Son visage est un masque déchiré, et elle respire à travers la blessure plutôt que par le nez ou la bouche.

Il avance un peu plus.

Une mèche de cheveux est collée par le sang sur la joue de la femme, qui émet une sorte de grognement guttural à peine audible. Un son semblable à une succession de sanglots étranglés. Un souffle obstrué, bloqué.

Il recule, scrute la rue dans les deux sens mais ne distingue que le léger voile du crachin dans l'air nocturne. Il se force de nouveau à se pencher vers elle. Entend le soupir de sa

respiration laborieuse qui traverse la chair et forme des bulles minuscules sur les bords de la plaie.

Il faudrait prévenir quelqu'un, pense-t-il. Appeler une ambulance peut-être. Ou la police. Non – pas la police. L'ambulance, ça devrait suffire.

Son parfum lui parvient, pénétrant et piquant, comme l'odeur des citrons que sa mère faisait bouillir autrefois pour neutraliser l'odeur des peaux de lapin qu'il raclait puis suspendait dans le séchoir.

Un sac à main est posé à côté d'elle. Toujours fermé. Apparemment on ne lui a rien volé. Il veut s'en saisir, mais n'ose pas et ramène sa main à lui.

À cet instant seulement, il le voit par terre derrière la femme, un peu plus loin dans le passage, brillant comme un fragment de lune qui se serait détaché : un couteau.

Au terme de ce qui lui paraît un long moment d'inertie et d'indécision, il tend le bras par-dessus l'inconnue et le ramasse. Ce n'est qu'un petit canif à lame repliable, le genre d'objet que tout le monde a quelque part dans un tiroir, une poche ou une boîte à gants. Lui-même en avait un pareil quand il était plus jeune. Avant son accident, il collectionnait les couteaux – ceux qu'il trouvait, achetait ou volait, et aussi ceux qu'on lui donnait – et les conservait dans une boîte glissée sous son lit. Des canifs, des crans d'arrêt, des couteaux papillon. Un couteau de l'armée suisse, un autre à sculpter, un économe. On était à la campagne. Il n'y avait rien d'étrange à cela. Il s'en était d'abord servi pour tailler ou aiguiser des bouts de bois. Plus tard, il les avait utilisés sur les animaux qu'il piégeait.

Mais après l'accident, quand il était enfin sorti de l'hôpital, il s'était aperçu que sa mère les avait confisqués. Lorsqu'il avait protesté, elle avait répliqué que ce n'étaient pas des jouets, alors qu'elle n'avait jamais rien trouvé à y redire

auparavant. Elle lui avait même offert un couteau de lancer à la lame émoussée, inutile, qui avait appartenu à un grand-père qu'il n'avait jamais connu.

Sa catapulte Black Widow et son pistolet à air comprimé avaient disparu aussi. Sa mère lui avait juste laissé sa canne à pêche et tout l'attirail qui allait avec, sauf que sa coordination motrice était en vrac et que ses mains tremblaient trop pour lui permettre d'amorcer.

Maintenant qu'il a l'âge d'avoir son propre logement et de faire ce qu'il veut, il a reconstitué sa collection de tout ce qui peut couper ou trancher, entailler ou transpercer. Outre son équipement de chasse, il a accumulé des armes de lancer en forme d'étoile, des nunchakus, une sarbacane et toutes sortes de lames, anciennes ou neuves, achetées, fauchées ou données.

À présent, il en a un autre.

Il fait courir son pouce sur le tranchant, qui est aiguisé. Et maculé de sang. Le sang de la femme.

Soudain, il est frappé par une pensée glaçante : il le tient dans sa main. Il touche ce couteau. Quel con. Quel putain de con de demeuré. Il l'expédie loin dans l'obscurité et sort du passage à reculons.

Son pouce est taché de rouge et, sans réfléchir, il le lèche. Le goût fait naître dans son esprit l'image de vieilles pièces de monnaie en cuivre, et il s'essuie le doigt sur son jean. Foutu crétin au cerveau déglingué. Il entend ces mots parce qu'il les a prononcés à voix haute, comme souvent quand il est stressé ou dans un état de concentration intense, et il jette autour de lui un coup d'œil affolé, mais la rue est obscure, déserte, et les gouttes de pluie tourbillonnent telles des étincelles dans le ciel nocturne. Une nouvelle fois, le cours du temps s'altère.

Maintenant, il y a des traces de lui sur ce couteau. Ses empreintes et son ADN. Il est désormais lié au couteau qui est lié à la femme qui est liée à tout un tas d'emmerdes.

Le goût du sang s'attarde dans sa bouche. Un goût de rouille humide.

Les médecins de l'hôpital parlaient toujours des conséquences. Il lui manquait la capacité d'envisager les conséquences de ses actes, répétaient-ils. Or il est là ce soir, ivre et stone, titubant dans le noir, les yeux injectés de sang, avec un sachet d'herbe dans sa poche. Déjà qu'il traîne une sale réputation... Non. Tout ça ne se présente pas bien pour lui.

On lui posera des questions, évidemment – et « on », c'est tout le monde –, des questions auxquelles il ne saura pas répondre, pas correctement, et on l'embrouillera, et il dira ce qu'il ne faut pas dire ou pensera à voix haute. Il bredouillera et parlera trop vite. Paniquera.

Non. Il ne doit pas être mêlé à cette histoire.

Il repart dans le passage, ramasse délicatement le couteau et se dirige vers la bouche d'égout la plus proche, où il le laisse tomber.

Voilà.

Une bonne chose de faite.

Pas si demeuré que ça, finalement. L'eau effacera ses empreintes.

Il retourne voir la femme. Approche son oreille de l'entaille, perçoit de nouveau le soupir désespéré, voit le sang qui coagule et sèche déjà sur la joue. Alors il s'écarte et s'éloigne.

*

La lumière blanche, froide et mate, de la page vierge sur son ordinateur portable éclaire le visage de Roddy Mace.

Quand elle est remplacée par un économiseur plus sombre, il distingue son reflet sur l'écran incliné. Certains de ses traits sont gommés. Son front semble plus proéminent, ses yeux sont réduits à deux trous d'ombre, son nez a disparu. Il songe au personnage du célèbre tableau de Munch.

Il a l'air vieux. Hanté.

Sur le bureau près de lui se trouvent une pile de papiers, plusieurs calepins, une liasse de coupures de journaux maintenues par une vieille pince à dessin, trois mugs contenant diverses quantités de café froid, une canette de Coca tordue et à moitié écrasée, des emballages de bonbons, des miettes et, tout autour du clavier et entre les touches, ce qu'il identifie comme des débris humains : rognures d'ongles, cheveux, fragments de peau. Et de la poussière.

Un Kleenex froissé, encroûté d'une substance qu'il ne se risque pas à identifier, traîne à côté.

Autant de matériaux de remblai, accumulés pour soutenir le travail dans le document Word qu'il a intitulé pour rire *Mein Kampf*, sauf que la blague ne lui paraît plus drôle du tout aujourd'hui.

C'est en des moments pareils, aux premières heures du matin, dans un silence seulement troublé par le tambourinement erratique de la pluie sur le toit et les grincements du bateau qui tangue doucement au bout de son amarre, que le désir de boire devient quasi irrésistible – que la bouffée de chaleur intérieure et d'espoir offerte par l'alcool autrefois lui manque le plus.

Il clique sur son navigateur, puis sur ses favoris, et sélectionne sa vidéo préférée : un bon feu de cheminée ronflant. Le sien s'est éteint depuis longtemps et n'est plus qu'un tas de cendres grises dans le foyer du poêle à bois.

Alors Roddy Mace contemple les bûches numériques qui craquent et crépitent dans les flammes numériques.

En même temps qu'il sent les lueurs mouvantes sur son visage, il voit ses traits se déformer sur l'écran, et il se demande si quelqu'un qui se promènerait sur le chemin de halage et jeterait un coup d'œil à l'intérieur, par l'ouverture entre les rideaux partiellement tirés, pourrait se douter qu'il est assis devant un feu bidimensionnel.

Cette pensée l'emplit soudain d'une tristesse immense, presque intolérable. Il saisit le mug le plus proche et boit une gorgée de café, mais il a oublié qu'il était froid et il le recrache aussitôt. Il met la main sur un dernier carré de chocolat bon marché et le croque, avant d'avalier le restant de Coca dans la canette à moitié écrasée.

En ce qui le concerne, tout ce que les livres, les psychologues et les participants aux réunions disaient sur les améliorations éventuelles auxquelles il pouvait s'attendre une fois sevré de l'alcool s'est révélé inexact.

Roddy Mace n'a pas connu l'euphorie, ni le regain de vitalité, ni le sentiment d'une renaissance. Il n'a pas fait l'expérience d'un afflux d'émotions refoulées jusque-là, mais juste d'une sorte de léthargie anxieuse. D'un profond sentiment d'ennui. De lassitude.

D'autant qu'avec l'arrêt de la cigarette en prime, il s'est imposé une double désintoxication, et pas un jour – pas une heure, même – ne se passe sans qu'il regrette le premier shoot matinal de nicotine : la sensation de tournis grisante, la soudaine légèreté des perceptions, le relâchement des intestins. Puis la première exhalaison de la fumée, emportant brièvement avec elle toutes les tensions.

Aujourd'hui, il n'a plus que des envies de sucré, qui ont provoqué une prise de poids, des insomnies et l'impression dérangeante que ses dents le démangent en permanence.

Cette volonté d'abstinence s'est inscrite dans sa tentative pour se réinventer : une nouvelle carrière dans une nouvelle

ville, comme le chantait Bowie. En s'installant ailleurs, il se ménageait la possibilité de donner de lui une autre image que celle d'un paumé alcoolique. Il avait pris le premier logement qu'il avait visité : ce rafirot délabré, fait de bois gondolé et de rêves d'une existence bohème, amarré à la sortie de la ville, le long d'une berge d'argile et de lierre où, au fil des ans, les pénichards ont édifié un ensemble hétéroclite de pontons de fortune, de hangars à bois, de remises et de petits patios.

Si les habitants de cette vallée des terres du Nord appartiennent à une espèce à part, ainsi qu'il l'a découvert, les marins d'eau douce en constituent une autre, bien particulière : un mélange d'incorrigibles romantiques, de marginaux et de rescapés de la vie.

C'était le gardien qui lui avait servi de guide, un homme corpulent et bougon d'une cinquantaine d'années, chargé d'encaisser les droits d'amarrage et de superviser le bon fonctionnement de la marina – un terme pompeux pour désigner un quai des plus modestes, à peine assez grand pour permettre à une embarcation de faire demi-tour, utilisé lorsqu'il est à sec pour réparer les coques bosselées et rafraîchir les peintures. En l'occurrence, il est monopolisé par des oies sauvages agressives, qui sèment leurs fientes, de petits tourbillons noir goudron, sur les pavés couverts d'algues et poussent des sifflements menaçants en direction des touristes qui s'aventurent trop près d'elles. Les oies de la marina ont leur propre compte Twitter.

Le loyer mensuel de la péniche représentait la moitié de ce que Mace aurait payé pour la maison la moins chère de la ville, mais il y avait néanmoins englouti le reste des indemnités de licenciement versées par son ancien journal. Sa cigarette électronique à la bouche, le gardien l'avait précédé sur la passerelle étroite, puis dans l'escalier, jusqu'à un espace

de vie qui semblait avoir été quitté dans la précipitation par ses précédents occupants.

Dans la pénombre, Mace s'était cru transporté dans l'un des recoins les plus miteux du marché de Camden ou sous une tente au festival de Glastonbury. Il y avait des objets accrochés partout, dont bon nombre ne servaient à rien : attrape-rêves navajo, bouquets de plumes attachés par des rubans, silhouettes d'animaux fabriquées avec des branches – une tête de renard, un lièvre longiligne, en plein bond –, des porte-encens, un masque kabuki, des bocaux contenant des billes, des coquillages et des haricots secs, un sac en perles, plusieurs pierres bleues turques, censées protéger du mauvais œil, un narguilé toujours rempli d'une eau croupie qu'il ne devait jamais se résoudre à vider, des piles de flyers pour des concerts ou des associations diverses, des instruments à percussion et à cordes, dont un luth fendillé et un mbira, une carte postale d'une femme au buste barré par l'inscription JE NE SUIS PAS À VENDRE et plusieurs écharpes à motif cachemire accrochées aux fenêtres ou drapées sur les lampes. Un bazar ethnique. Des babioles hippies.

Il est loué en l'état, avait dit le gardien. À vos risques et périls.

Il s'appelle comment ?

Qui ?

Le bateau. Il a un nom ?

L'homme l'avait dévisagé en tirant sur sa cigarette électronique, avant d'exhaler des vapeurs parfum cerise chimique.

C'est important ?

Non, avait répondu Mace. Simple curiosité.

Le gardien s'était détourné, avait passé la tête dans l'ouverture de la porte puis était revenu.

Il s'appelle le *Lièvre de mars*.

Pourquoi ?

Haussement d'épaules.

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea

Récit d'un avocat

William Gay

Petite Sœur la Mort

Clayton Lindemuth

En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi

La Vérité du petit juge

Sam Millar

Au scalpel

Franz Bartelt

Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook

Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann

Demain c'est loin

Gordon Ferris

Les Adieux de Brodie

Cyril Herry

Scalp

Petros Markaris

Offshore

Parker Bilal

Le Caire, toile de fond

Sophie Chabanel

La Griffes du chat

Mike Nicol

Power Play

Renaud S. Lyautey

Les Saisons inversées

Joseph Kanon

Moscou 61

Benjamin Myers

Dégradation

Jacky Schwartzmann

Pension complète

Jean-Yves Martinez

Les Enchaînés

Julien Capron

Feux de détresse

Petros Markaris

Trois Jours

Sophie Chabanel

Le Blues du chat

Pierre Gobinet

Nitrox

Maïko Kato

À l'ombre de l'eau

B. Michael Radburn

L'Arbre aux fées

Ah, les braves gens !

Franz Bartelt